

Une lézarde révolutionnaire dans l'Histoire martiniquaise: la littérature engagée d'Edouard Glissant

La mémoire collective d'un peuple passe par l'écriture de son passé. Quelles en sont les étapes et les difficultés ?

Denis R. Pra
University of California, Los Angeles

« Car pour ce qui est de l'histoire,
notre histoire, il nous reste à la déterrer
ou à l'élever, en nous et parmi nous. »

Edouard Glissant, *Tout-monde*.

« Les Antilles françaises sont des lieux chargés d'histoire depuis leur fondation à l'époque de Richelieu jusqu'à leur complète intégration dans la nation par la loi de départementalisation de 1946 ». Cette phrase tirée de *l'Histoire des Antilles françaises* de Paul Butel, spécialiste d'histoire coloniale, souligne combien les territoires français d'outre-mer sont considérés comme des satellites de la métropole, alignés sur une histoire française, ignorant tout des peuples amérindiens (Caribes, Arawaks, par exemple) ou du génocide indien. Pour l'historien bordelais, la chronologie du passé des Antilles débute avec la France et son passé semble suivre l'histoire de ce pays, un mimétisme qui gomme de fait, des réalités historiques marquantes des Caraïbes.²

Dans son *Discours antillais*, Edouard Glissant montre que les ruptures historiques couramment véhiculées ou admises (Troisième République, l'entre-deux-guerres. . .) ne coïncident pas avec les événements fondateurs de la Martinique. L'analyse de ces découpages, de ces « évidences », révèle en réalité des contradictions, des aberrations, des inexactitudes. Face à ce « leurre chronologique »³, Glissant propose un découpage historique thématique qui débiterait par la mise en place de l'esclavage (1640-1685) et se

terminerait par la politique d'assimilation (1950-1965)⁴. Il affirme : « les Antilles sont le lieu d'une histoire faite de ruptures et dont le commencement est un arrachement brutal, la traite »⁵. A partir de cette allégation, l'écrivain martiniquais s'attache à réécrire l'histoire de son peuple sous une forme qui s'oppose ostensiblement à celle de Butel et qui ne reprend aucun découpage chronologique de l'histoire de France même si l'esprit de 1789 plane sur *La Lézarde*⁶.

Cette réflexion sur l'histoire se double d'un engagement politique de l'auteur martiniquais au lendemain de la seconde guerre mondiale (tout comme son compatriote Aimé Césaire⁷), engagement que l'on retrouve chez les protagonistes de *La Lézarde*. Dans ce roman, les personnages souhaitent influencer le cours de l'histoire de la Martinique ; Mycéa, Pablo, Gilles, Margarita, Mathieu (un historien) préparent en 1945 les premières élections à Lambrianne (ville martiniquaise traversée par une rivière qui s'appelle la Lézarde) ; le scrutin doit leur permettre de désigner un représentant. Leur groupe accueille Thaël, un jeune paysan qui vient de quitter ses mornes nats et qui adhère aux valeurs des militants. Inquiet de cette agitation politique, le gouvernement français envoie un représentant (Garin) chargé de réprimer les mouvements populaires indépendantistes. Le groupe de jeunes décide alors de supprimer ce symbole de la domination française : Thaël noie Garin dans le delta que forment la Lézarde et la mer.

Cet engagement politique se double d'une quête identitaire, démarche qui amène les protagonistes à s'interroger sur leurs origines : qui sont-ils, d'où viennent-ils ? Cette introspection prend la forme d'un cheminement qui fait appel au souvenir historique et qui conduit peu à peu à une prise de conscience. Pour souligner cette démarche, Glissant cite au début de son premier chapitre un proverbe africain qui rappelle les racines réelles des Martiniquais (démarche qui s'oppose encore à Butel pour qui l'histoire martiniquaise semble débiter avec Richelieu). La métaphore de la route : « Seule la route connaît le secret » (9), illustre le cheminement de ces jeunes qui rejettent l'histoire « officielle » écrite par la France et symbolisée par un chemin dont la direction demeure incertaine (« Les ingénieurs de ce pays n'achèvent pas les routes »).

Le discours officiel étant faux, truqué et dirigé par le pouvoir colonial, Glissant réécrit le passé martiniquais à travers une œuvre de fiction⁹ ; c'est aussi pour l'auteur le seul moyen de mêler mémoire collective et histoires personnelles. La tâche du lecteur est alors de décrypter les messages de l'écrivain, tout en gardant à l'esprit que nous sommes dans une œuvre littéraire engagée. C'est à partir de ce constat que ce travail démontrera que

l'écrivain rejette un passé martiniquais dont l'histoire serait basée sur des événements extérieurs aux Caraïbes ; Glissant souhaite une histoire dans laquelle le peuple martiniquais tient un rôle déterminant. Pour cela, il crée, selon une expression d'Alain Ménil, une « contre-Histoire »¹⁰ et utilise des références subtiles à la Révolution française, acte fondateur de la France moderne, pour écrire l'histoire d'un acte fondateur, celui de la Martinique et des Antilles modernes. Il retourne contre la métropole la ferveur et la passion des premiers révolutionnaires de 1789 au profit de la Martinique.

Au cours de cette étude, nous nous attacherons aux symboles littéraires qu'utilise Glissant pour souligner les luttes politiques de la Martinique en 1945. Quels cheminements prend la réécriture de l'histoire ? Nous analyserons aussi la prise de conscience de l'importance de l'élaboration d'une nouvelle histoire collective qui passe, pour l'auteur, par la prise de parole. Quels en sont les procédés littéraires ? Enfin, la réécriture de l'histoire passe par l'action politique. Comment Glissant la présente-t-elle ?

DE LA MONTAGNE À LA PLAINE : UN CHEMINEMENT SYMBOLIQUE POUR UNE RÉÉCRITURE DE L'HISTOIRE MARTINQUAISE

Le premier symbole qu'utilise Glissant dans la réécriture de l'histoire martiniquaise est incontestablement le départ de Thaël de sa montagne natale pour la ville. Ce départ est significatif par plusieurs aspects. Tout d'abord, parce que beaucoup de Noirs, après l'abolition de l'esclavage et surtout avant, s'étaient installés dans les montagnes pour fuir les plantations et trouver une certaine liberté. En rappelant cet acte révolutionnaire à travers Thaël, Glissant veut réintégrer la figure du nègre marron à l'histoire de la Martinique, ceux qui sont oubliés de la mémoire officielle blanche. Thaël fait partie de ces descendants d'esclaves qui vivent toujours retirés. Le fait de quitter cet univers marque symboliquement la fin d'une ère. « Tout se défait en Thaël, à mesure qu'il descend. Il accède à la conscience qui sépare et dénombre » (12). Le jeune homme ne sera plus le même. Il va se transformer en apprenant à connaître son pays, son histoire, sa propre personne aussi car l'histoire des Caraïbes intègre les histoires personnelles.

La montagne d'où vient Taël est aussi une allusion subtile au parti politique né durant la Révolution française et qui prit des mesures qui changèrent les Caraïbes. Comme l'indique Butel, c'est la convention montagnarde qui, le 6 février 1794, pris « la décision la plus révolutionnaire, celle de l'abolition de l'esclavage aux colonies. »¹¹ L'Assemblée nationale constituante, auteur de la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* de 1789 avait déjà affirmé dans l'article premier que « les hommes naissent

et demeurent libres et égaux en droits». Ces paroles interpellent Glissant qui les appréhende d'un point de vue antillais (et non pas français) tout en mesurant leurs effets dans le déclenchement de la Révolution haïtienne (1791-1804). En effet, à partir de la Révolution française, une conception restrictive de la citoyenneté française n'est plus possible et met à mal le système colonial. Or, comme le confirme Alain Ménéil dans *Les voies de la créolisation* : « les idéaux républicains de 89 avaient très précisément été mis à l'épreuve dans et par les colonies — de Saint-Domingue à la Guadeloupe. ». A travers le personnage de Thaël de *La Lézarde*, Glissant veut montrer que cette rupture induite par les principes révolutionnaires est nécessaire, et même souhaitable. Elle exprime le désir d'indépendance qu'a Glissant pour la Martinique. Pour Glissant, l'action politique novatrice et la plus radicale vient donc de la montagne, incarnée par Thaël, et elle s'opposerait à celle de la plaine¹³. Cette dernière personnifie ceux qui demeurent trop modérés et finissent par accepter l'inacceptable. Dans le roman, ils sont représentés par les anciens qui demeurent soumis et passifs. A l'opposé, Thaël symbolise le renouveau : « cette génération avait abandonné la naïve crédulité des anciens » (18). Lorsque Thaël descend de la montagne, les éléments qui l'entourent guident sa destinée : il observe « un rideau de pluie comme un vol de fléchettes lancé sur la vallée » (13). La pluie comparée à des fléchettes annonce un combat, une lutte politique entre la montagne et la plaine comme ce fut le cas lors de la Révolution française ou entre les esclaves révoltés et les autorités coloniales. Cette lutte est due au douloureux passé martiniquais qui surgit encore en chemin. Thaël emprunte « la grande artère coloniale, la route noire » (13). En marchant vers la plaine, le protagoniste déterre symboliquement les traces de son passé, le passé de ses ancêtres, ce passé qui doit être écrit par les Martiniquais.

Cette histoire martiniquaise demeure indubitablement liée à l'économie de la canne à sucre, le « sucre amer » comme l'appelle Danielle Bégot dans « Les habitations-sucreries de la Martinique vues par le préfet colonial Laussat (1804-1809) », article consacré aux plantations de la Martinique¹⁴ et qui montre que la canne est synonyme d'esclavage. Lorsque Thaël se dirige vers la maison de Garin qui renferme la source de la Lézarde, il traverse les champs de canne, champs qui renvoient à l'économie colonialiste évoquée par le titre de la première partie du roman : « La flamme » (9). Les rhumeries (mentionnées dans le chapitre XVIII) sont un véritable enfer pour la population noire qui y a travaillé. Un souvenir douloureux. Il est donc normal que la route conduise « droit comme une fatalité vers le grand carrefour de l'usine » (75). La rhumerie appelée « la jeune fille à la maison

de feu » apparaît en « perspective » (77) parce qu'il faut mettre en évidence le drame des anciens esclaves. Les champs de canne qui l'entourent sont décrits comme des champs de « flèches » (77), flèches qui rappellent le mal que cette industrie a causé à la population noire. Les éléments qui entourent Thaël lors de son cheminement l'aident dans sa prise de conscience. Les signes se multiplient sous ses yeux pour l'inviter à déchiffrer l'histoire de son pays et pour lui révéler que la canne reste l'enfer des noirs bien après la révolution de 1848 et l'abolition définitive de l'esclavage¹⁵. Après l'abolition définitive de l'esclavage, les Noirs deviennent certes des salariés et possèdent théoriquement le droit de ne pas accepter ce travail. Mais, la réalité reste inchangée: la population noire travaille pour un patron blanc qui conserve le pouvoir. La condition des anciens esclaves ne change qu'en théorie tandis que la souffrance demeure.

Au cours de ce voyage initiatique, Thaël est assailli de signes qui lui montrent la réalité des faits. Sans en être vraiment conscient lui-même, il incarne le changement car il peut lire le paysage martiniquais qui raconte l'histoire de son peuple. Vers la fin du roman, lorsque Thaël quitte la ville accompagné de Valérie pour retourner aux mornes, le paysage prend alors les couleurs de la souffrance passée du peuple martiniquais:

Ils virent l'un et l'autre les maisons qui baignaient dans le dernier **rougeoiement** du soleil ; les murs et les façades qui rayonnaient, semblaient **brûler rouge** dans la terre et au-dessus. Ils restèrent au bord de la route, ils assistèrent à la lente **combustion** de cette **rouille de braise**. Ils écarquillèrent les yeux pour surprendre un moment encore le secret des tôles et des torchis, mais la **flamboyance** tombait avec rigueur, la **nuît** avec rigueur engoutissait les toits, et bientôt ils ne purent distinguer qu'une **noirceur** plus drue posée sur la **noirceur**, un tas d'**ombre** dans les **ombres**, un trou au bout de l'allée **sombre**. Ils reprirent alors leur marche vers la montagne (266).¹⁶

L'omniprésence du rouge à travers le coucher de soleil qui modifie l'aspect de la ville, symbolise la souffrance et le sang versé par la population noire martiniquaise durant la période esclavagiste. Les allusions aux toits de tôles devenant sous la lumière du coucher de soleil de la « rouille de braise » (la même braise, qui servait à marquer les esclaves au fer) rappellent que la ville, surtout dans les quartiers pauvres, ne peut effacer le souvenir esclavagiste. Observant la ville de la colline, Thaël et Valérie prennent une distance critique qui leur permet de percer le « secret des tôles »: la vie des anciens

esclaves est toujours misérable. Le rouge de cette scène est aussi un appel à la révolte et à la lutte sanglante comme cela s'est passé au cours de la Révolution française et de la Révolution haïtienne, périodes historiques qui demeurent des références, une inspiration pour Glissant. Les jeunes militants, dont font partie Thaël et Valérie, veulent obtenir l'indépendance de la Martinique or, d'après Glissant leur liberté ne s'obtiendra que par les armes. Le sang est le prix à payer.

Mais pour l'instant, l'obscurité recouvre la ville et la couleur noire (« ombre », « sombre ») évoque les années de silence sur une période alors méconnue de l'histoire de ce peuple, comme si deux options s'offraient aux Martiniquais : l'action et le sang qui découle de toute révolution ou le silence synonyme de soumission.

LA PRISE DE PAROLE, AMORCE D'UNE NOUVELLE HISTOIRE

Après avoir quitté sa montagne, Thaël rejoint un groupe de jeunes engagés dans la politique, groupe qui n'est pas sans rappeler les clubs révolutionnaires (ancêtres des partis politiques) tel le club des jacobins auquel Saint-Just appartient. Glissant cite le révolutionnaire au début du second chapitre de *La Lézarde* : « Rompez, rompez tous les chemins qui mènent au crime. » (89) Cette phrase est tirée du discours de Saint-Just sur la constitution de 1793, prononcé devant la convention le 24 avril de la même année. Le révolutionnaire défend que le « crime adroit » peut s'ériger en religion et s'avoue convaincu de sa nécessité pour mettre fin à la tyrannie et à l'esclavage. Glissant applique ce principe aux personnages du roman puisqu'ils décident de confier l'assassinat de Garin à Thaël. Le groupe s'attache aussi à discuter de l'histoire de leur île et de la politique à suivre.

Comme le souligne Peter Hallward dans *Absolutely Postcolonial*, « la politique était la nouvelle arène dans la bataille de l'auto respect [. . .], une passion pour la connaissance »¹⁷ ; car les nouvelles générations dont Glissant faisait partie en 1945, pensaient que l'histoire restait à écrire. Dans *La Lézarde*, les jeunes révolutionnaires opposent histoire à légende. Thaël se pose par exemple la question suivante : « Mais de la légende à la réalité, où était le chemin ? Le sacrifice d'une vie humaine est chose haute, dans la légende. Mais dans le réel terrible ? » (60). Oui, la traite des Noirs résonne comme un sacrifice exigé par l'économie coloniale, un sacrifice sans gloire qui a fait couler beaucoup de sang. Or, ces vies sacrifiées ont laissé peu de traces dans l'histoire contrairement à des personnages occidentaux morts en héros, tel Saint-Just ou Danton, autre révolutionnaire également cité dans les écrits de Glissant¹⁸.

Dans *Le discours antillais*, Glissant souligne qu'il existe en Occident une tragédie optimiste comme dans Shakespeare puisqu'elle fait advenir « une situation d'ordre, de clarté, de justice et de paix ». Pour lui, cette conception ne s'applique pas au cas des Caraïbes puisque la tragédie du peuple noir n'a pas reçu justice²⁰, tout au contraire. Glissant refuse cependant d'écrire une histoire pour apitoyer puisqu'il déclare que « la victimisation tragique n'est pas pour nous satisfaire non plus ». Il explique qu'il existe plusieurs voix pour parler d'un même fait et en donner des visions différentes. Les effets de la traite des Noirs sont voilés dans l'histoire européenne alors que Glissant veut les dévoiler en en faisant le point de départ de l'histoire antillaise. L'auteur traduit cette multiplicité d'histoires à travers l'utilisation de plusieurs instances narratives. Souvent, il est difficile d'identifier l'interlocuteur qui s'exprime dans *La Lézarde*. Le texte alterne les voix narratives passant des « je », « il » aux « nous », « vous ». Par exemple, le premier chapitre commence d'une manière narrative classique : « Thaël quitta sa maison » (11), mais le second chapitre avec « J'ai entendu ces mots, pourtant je n'étais encore qu'un enfant » (17) donne un ton radicalement différent. Ce style amène implicitement le lecteur à se demander : qui parle ? Ces voix incarnent les multiples interprétations de l'histoire. Elles soulignent aussi le fait que l'histoire dans la tradition antillaise est surtout orale et s'oppose à l'histoire européenne et française écrites. Glissant veut valoriser l'oral et son écriture respecte la beauté de la parole. Cette volonté transparait clairement dans certains chapitres où l'auteur insère des dialogues dans le texte narratif, dialogues parfois précédés d'un commentaire sur leur contenu : « c'était là un étrange dialogue, sec, intrépide, fou. » (66)

Concernant l'écriture de Glissant, il est intéressant d'appréhender les objectifs de l'écrivain martiniquais ; par exemple, Glissant avait-il l'ambition d'écrire une histoire coloniale universelle ? Cette histoire pourrait être celle de beaucoup d'îles des Caraïbes ou au-delà de tout peuple opprimé puisqu'on peut retrouver des caractéristiques dans différents endroits. Dans *Le discours antillais*, Glissant avance l'idée de la diversalité : mélange de l'universel et du divers. Dans ce mélange, le divers n'est pas détruit mais au contraire valorisé. Il devient productif et mène à l'élaboration d'une histoire des Caraïbes, ce qui implique une unité entre certaines îles²², une unité entre les diversités, entre les marges. La relation avec la France, disparaît au profit des connexions archipéliques.

Glissant voit dans l'oralité un acte de résistance, une obstination de survie dans un « univers de domination sourde ou déclarée »²³. Dans *La Lézarde* figure ainsi une prise de parole contre l'assimilation des Antilles

à l'histoire de France. La parole conforte une prise de conscience qui va favoriser une rupture. Dans *Le discours antillais* Glissant souligne: «les histoires lézardent l'histoire, elles rejettent sur les bords irrémédiables ceux qui n'ont pas eu le temps de se voir au travers des lianes amassées». Un rapport de force existe entre les histoires. La voix devient nécessaire à ceux qui prennent conscience de leur passé. Le mot «lézarder» implique qu'il y a une division entre ceux qui ont écrit l'histoire et ceux qui en ont été exclus. Ces exclus doivent réagir même si on les en a écartés. Dans *Le discours antillais*, Glissant affirme que «l'Histoire est un fantasme fortement opératoire de l'occident, contemporain précisément du temps où il était le seul à «faire» l'histoire du monde.»

L'auteur défend que l'idée que chaque Martiniquais doit pouvoir s'exprimer, se dire et se raconter. Vers la fin de *La Lézarde*, Thaël et Valérie établissent une relation entre descendre de la montagne et parler :

C'est comme descendre de la montagne vers la mer et la source du delta. Et tu vois, tu apprends des mots, oui, j'aurais été incapable d'expliquer quoi que ce soit quand je suis descendu. Tu apprends le poids et la force des mots. Tu tombes parmi les mots, mais chaque fois tu te redresses. Tu fais des fautes, mais c'est ton affaire, ce sont tes fautes, tu les corriges.

— On m'a donné un homme qui parle ! (252)

L'apprentissage de la puissance du langage est essentiel aux yeux du narrateur. Il comprend que sans lui, aucune revendication ou action n'est possible. Il assume les erreurs d'usage en reconnaissant qu'elles font partie du processus logique d'appropriation de la compétence linguistique. L'utilisation de la voix participe à la prise de conscience de l'histoire de son île. Cela constitue une rupture, une métamorphose du personnage par rapport à sa situation initiale. Avec son départ des mornes, Thaël prend part à la naissance de la voix antillaise. Cette prise de parole, chère à tous les révolutionnaires, se cristallise autour d'un engagement politique indispensable qui doit modifier le cours de l'histoire. Des paroles aux actes, il n'y a qu'un pas.

UN ENGAGEMENT POLITIQUE POUR CONSTRUIRE L'HISTOIRE

Pour Glissant, la Martinique ne peut exister en tant que nation que grâce à l'existence d'un acte fondateur. Ce dernier ne peut exister que si des personnes s'engagent en politique et prennent des décisions radicales. Pour les Caraïbes, le sacrifice de Louis Delgrès (et de ses compagnons)

qui publie en 1802 *Le dernier cri de l'innocence et du désespoir* avant de se donner la mort, semble un acte fondateur contre la colonisation. Dans le cas de la Révolution française, le sacrifice du roi Louis XVI semble avoir été nécessaire pour consolider les acquis révolutionnaires et tracer la voie vers la république²⁶. Dans *La Lézarde*, la mort de Garin comporte la même logique. Elle va unifier le peuple martiniquais pour l'aider à construire son histoire même si quelques réticences apparaissent.

Lorsque Thaël discute avec la tante de Valérie (il demande sa filleule en mariage), nous apprenons que les « anciens » Martiniquais ont une image négative de ceux qui s'engagent dans le combat politique. La tante explique : « ce sont des voyous [. . .]. La politique a toujours mené ce pays à la ruine. Ah ! De mon temps, au moins, les hommes se battaient loyalement. Aujourd'hui on intrigue, on prépare, on calomnie » (195). L'engagement politique transparait chez les anciens comme une duplicité, un affrontement manquant de loyauté et d'honneur, alors que chez les jeunes « c'est une affaire sérieuse sans romantisme ni mystère » (46). Pourquoi ce sentiment chez les anciens ? Dans son roman, Glissant insinue que la religion a inculqué de faux concepts en essayant de faire peur et que l'église a assis le pouvoir de la classe dirigeante. Valérie explique à Thaël que sa mère croyait que les jeunes politiques « voulaient faire de l'église une salle de bal » (202). Cependant, l'action de la nouvelle génération suscite aussi un vif intérêt car la tante de Valérie semble décidée à désigner un homme politique nouveau : « je voterai pour le Représentant, quoiqu'il soit contre la religion » (202). Il est d'ailleurs assez symbolique que lors de la victoire, la population et les amis de Thaël défilent rue Schœlcher, artère qui tient son nom du personnage à l'origine de l'abolition de l'esclavage (1848) ; rue qui s'appelait autrefois Saint-Laurent. La religion semble ainsi reléguée au second plan, voire combattue comme elle avait pu l'être par les révolutionnaires français (notamment Robespierre) qui y voyaient un obstacle au progrès social. Il est vrai que malgré les persécutions dont les catholiques avaient été victimes au début de notre ère (tel Saint-Laurent torturé sur un gril), l'église ne s'est jamais opposée au Code noir²⁷ qui maintenait un système répressif inhumain (mutilations et marquage au fer en cas de fuite. . .) et faisant des Noirs de véritables « meubles ».

L'engagement politique associé au recul de l'influence du clergé serait une libération pour le peuple martiniquais. Tout comme les révolutionnaires, en particulier Saint-Just, Glissant veut voir dans l'engagement politique l'espoir d'un avenir serein pour le peuple martiniquais : « le bonheur est une idée neuve » (Saint-Just)²⁸.

Parmi les anciens, on soulignera l'exception que constitue Lomé, le sage : il ne croit pas aux concepts de l'église. Il affirme : « l'instruction c'est l'arme et la jeunesse c'est l'espoir » (174). On peut donc dire que s'instaure une nouvelle croyance, celle du savoir et du renouveau qui s'oppose aux tromperies et au conservatisme de l'église catholique. Glissant va encore plus loin en laissant poindre quelques passages à tendance marxiste : « il veut des défenseurs, la liberté, partout dans le monde il y a des peuples qui souffrent, nous ne sommes pas différents, nous sommes les frères de tous les peuples, il n'y a que celui qui exploite et celui qui est exploité » (186). Le marxisme peut devenir un modèle de société malgré ses idéaux utopiques²⁹. Il existe une solidarité entre tous les peuples qui ont souffert ou qui souffrent encore. L'engagement politique est un moyen de faire sortir de la misère tous les peuples éprouvés.

Tout comme les protagonistes du roman, l'engagement d'Edouard Glissant fut précoce, avec tous les écueils que cela comporte. Dans *La Lézarde*, l'auteur insinue que malgré toute leur bonne volonté, les jeunes manquent d'expérience et de connaissances. Cette idée est d'ailleurs suggérée par le sorcier Papa Longoué qui représente la mémoire et les racines africaines. Ce dernier défend : « Silence jeunesse. Ce que tu ne connais pas est plus grand que toi » (146). La jeunesse doit combler un vide de connaissance qui commence par l'apprentissage de son histoire, l'histoire antillaise. Ainsi, Mathieu, l'historien, affronte l'opacité³⁰ de la nuit qui symbolise l'inconnu. Même s'il incarne la connaissance et la mémoire, il doit approfondir son savoir pour guider la Martinique car « ce peuple est comme un enfant » (171). Aussi Matthieu cherche-t-il à mieux comprendre son pays et c'est pour cela qu'après les élections de 1945, il doit partir étudier en France. Il doit se plonger aux sources de l'histoire, prendre du recul et s'immiscer dans les lézardes du passé pour mieux comprendre la Martinique³¹. La rivière la Lézarde représente cette quête de connaissance, de vérité et de justice. En effet, sa source est cachée (par Garin, le représentant de la France) comme l'est l'histoire coloniale de la Martinique. D'autre part, en acquérant une culture (historique, littéraire. . .), il sera impossible aux Martiniquais de ne plus savoir, ne plus comprendre, ignorer, c'est un « flot sans retour » (35). Glissant fait souvent des parallèles entre la rivière et la vie politique de la Martinique : « Mathieu pense à cet intervalle qui sépare les deux rives de la vie, et qui est comme un fleuve, avec les discours qui sont des îles, les assemblées du peuple (c'est un flot), et les barrages soudains : contradicteurs, traîtres, vendus. Et la rive d'avant est celle de l'attente, et la rive d'après est celle de la joie » (122).

Aussi, si Thaël devient au cours de l'histoire conscient des choses pour lui-même, le rôle de Mathieu est de s'instruire afin de rétablir la vérité historique et de la transmettre. Pour Edouard Glissant l'histoire n'est donc pas le récit de faits certains et avérés mais plutôt la recherche d'une vérité. Comme le fait remarquer Cilas Kemedjio dans *De la négritude à la créolité* « La quête a cependant cette particularité qu'elle n'a pas de référence absolue »³². La quête justifie les déplacements, c'est-à-dire la remise en cause des certitudes. André Ntonfo dans *L'homme et l'identité dans le roman des Antilles et Guyane française*, voit dans *La Lézarde* le refus d'un destin imposé .

En utilisant des références subtiles mais constantes à la Révolution française, acte fondateur de la France moderne, Glissant veut montrer que la Martinique aspire au lendemain de la seconde guerre mondiale à de profonds changements. Ce désir de mutation passe par la volonté de comprendre le passé d'où ce cheminement symbolique du personnage principal, Thaël. *La Lézarde* est donc le roman d'une « quête du graal nationale » longue, difficile et douloureuse.

Dans cet article, j'ai insisté sur le parcours de Thaël qui quitte ses mornes nats pour rejoindre les militants indépendantistes martiniquais. Un cheminement qui montre que le personnage a mûri, assimilé et compris son passé. Dans un entretien, parlant des mornes qui vont jusqu'à la mer, Glissant expliquait : « Les mornes sont, si vous voulez, la profondeur du passé ; souvent insondable, incompréhensible, obscur. . . et l'estuaire de la Lézarde c'est l'ouverture sur le monde, sur l'autre, sur l'ailleurs. Donc, il y a ce chemin que *La Lézarde* parcourt et symbolise tout à fait » .

Ce cheminement est une initiation similaire à l'apprentissage de la démocratie que connurent les révolutionnaires français d'où cette thématique récurrente dans *La Lézarde*, particulièrement subtile et insoupçonnable mais bien réelle. Tout comme les révolutionnaires français, les personnages de *La Lézarde* prennent conscience de l'importance du débat et de l'engagement politique. Edouard Glissant participa lui aussi à la vie politique martiniquaise telle qu'elle transparaît dans *La lézarde*, mais aussi dans le débat algérien, ce qui entraîna son expulsion de Martinique³⁶. Prendre part au débat politique semble être pour l'auteur martiniquais une manière de construire une histoire³⁷. Pour cela, il faut savoir se replonger dans le passé, ne pas oublier ce qui selon Renan fait une nation : « [ce] riche legs de souvenirs »³⁸. Ces souvenirs sont dans le cas de la Martinique douloureux et cachés. Glissant reprend ces souvenirs dans son roman *La Lézarde*, non

pas pour en faire un manuel d'histoire ou pour y apporter des réponses irrécusables mais pour amener le lecteur à réfléchir sur ce passé.

Soulignons, enfin, que pour Glissant, l'identité martiniquaise s'affirme grâce à la littérature, une littérature engagée. Il est vrai qu'au moment de la publication de l'ouvrage, en 1958, le contexte politique était à la décolonisation. Il ne fait aucun doute que Glissant aspirait à cette indépendance pour la Martinique. L'histoire ne fut pas celle que Glissant imaginait puisque l'île devint et demeure à ce jour un département français. Une association qui aurait pu enterrer à jamais le passé martiniquais si Glissant ne s'était battu pour « l'élever, en nous et parmi nous ».

Notes

1. Paul Butel. *Histoire des Antilles françaises*. Paris: Tempus, 2007, p. 9.

2. Par faits historiques marquants nous entendons des événements fondateurs, ce « riche legs de souvenirs » dont parle Ernest Renan dans *Qu'est-ce qu'une nation ?* (Conférence faite à la Sorbonne le 11 mars 1882 et publiée en 1887 dans les *Discours et conférences*).

3. Edouard Glissant. *Le Discours antillais*. Paris: Gallimard, 1997, p. 39.

4. Ces étapes comprendraient: la traite (1640-1685), l'univers servile (1685-1840), le système des plantations (1800-1930), l'apparition de l'élite (1865-1902), la victoire de la betterave (1902-1950), l'assimilation (1950-1965) et se termineraient par la néantisation. Edouard Glissant. *Discours antillais*. Paris: Gallimard, 1997, pp. 270-272.

5. Edouard Glissant. *Discours, op. cit.*, p. 223.

6. On remarquera qu'Edouard Glissant ignore lui aussi l'histoire des Indiens des Caraïbes puisqu'il fait débiter l'histoire des Antilles avec la traite des Noirs. On peut donc reprocher à l'auteur d'avoir lui aussi une vision partisane de l'histoire.

7. On relèvera cependant qu'Aimé Césaire ne revendiquait pas l'indépendance de la Martinique contrairement à Glissant.

8. Edouard Glissant. *La Lézarde*. Paris: éditions du Seuil, 1958, p. 11. Les autres références à l'ouvrage se feront directement dans le texte, en indiquant la page utilisée.

9. Nous devrions dire « des » œuvres de fictions puisque *La Lézarde* (1958) est l'ouverture d'une saga martiniquaise qui comprend *Le quatrième siècle* (1964), *Malemort* (1975) et *La case du commandeur* (1981).

10. Alain Ménil. *Les voies de la créolisation, Essai sur Edouard Glissant*. Paris: De l'incidence éditeur, 2011, p. 355. L'auteur définit « contre-histoire » par : « une

opération d'écriture qui entend déjouer la prétention à poser l'unité d'une Histoire depuis un Centre qui se tient étranger aux convulsions de ladite Histoire.» p. 123.

11. Paul Butel, *op. cit.*, p. 312.

12. Alain Ménil, *op. cit.*, p. 355.

13. Cette allusion à la montagne comme parti politique est subrepticement évoquée dans une note de l'article d'Elinor S. Miller. «The Identity of the Narrator in Edouard Glissant's *La Lézarde*», *South Atlantic Bulletin*, vol. 43, n°2, May, 1978, pp. 17-26.

14. Raphaël Confiant & Robert Damoiseau. *A l'arpenteur inspiré, mélanges offerts à Jean Bernabé*. Matoury: Ibis rouge éditions, 2006. Article de Danielle Bégot : « Les habitations-sucreries de la Martinique vues par le préfet colonial Laussat (1804-1809), pp. 337-348.

15. L'esclavage fut aboli une première fois pendant la période révolutionnaire en 1792 mais fut ensuite rétabli en 1802 par Napoléon 1^{er}. En 1848, Victor Schœlcher sous secrétaire d'État à la marine et aux colonies contribua à faire adopter un décret qui abolit définitivement l'esclavage.

16. C'est moi qui souligne.

17. Ma traduction. Peter Hallward. *Absolutely Postcolonial*. Manchester: Manchester University Press, 2001, p. 83.

18. Edouard Glissant. *Discours*, *op. cit.*, p. 251.

19. Glissant cite en exemple l'étude de Jean Paris, *Hamlet ou les personnages du fils*. *Le discours op. cit.*, p. 249. Jean Paris est l'auteur d'une *Anthologie de la poésie nouvelle* (1957) dans laquelle il fit paraître les premiers poèmes d'Edouard Glissant : *Un champ d'îles*, *La terre inquiète*, *Les Indes*.

20. La loi Taubira qui reconnaît la traite de l'esclavage date du 10 mai 2001. Le 10 mai est devenu la journée commémorative de l'abolition de l'esclavage en France métropolitaine. Quant à la notion de « crime contre l'humanité », elle date de 1945.

21. Edouard Glissant. *Discours*, *op. cit.*, p. 266.

22. Dans ses écrits, même si ce n'est pas clairement exprimé, Glissant pense surtout à la Martinique et à la Guadeloupe. La situation haïtienne est différente.

23. Edouard. Glissant. *Poétique de la Relation*. Paris: Gallimard, 1990, p. 79.

24. Cette idée de rupture est mise en exergue dans le roman *Chronique des sept misères*, de Patrick Chamoiseau. Patrick Chamoiseau. *Chronique des sept misères*. Paris: Gallimard, 1986, p. 13.

25. Edouard Glissant. *Discours*, *op. cit.*, p. 227.

26. René Girard dans *La violence et le sacré* défend une idée similaire à travers des exemples essentiellement tirés de la religion catholique

27. Le Code noir est le nom qui fut donné à un ensemble de textes juridiques réglant la vie des esclaves noirs des îles françaises. Il en existe deux versions.

La première fut établie en 1685 sous le règne de Louis XIV et la seconde en 1724 lorsque le duc d'Orléans était régent de France. Le code accorde un statut civil aux esclaves mais donne aussi beaucoup de pouvoirs aux maîtres qui peuvent notamment user de châtimens corporels.

28. Cette phrase fut prononcée par Saint-Just dans son discours sur les ennemis de la Révolution le 13 ventôse an II (3 mars 1794). Le rapport encourageait l'adoption de décrets qui devaient transférer aux miséreux les biens confisqués aux « ennemis de la Révolution ».

29. Eléments de l'œuvre de Glissant soulignés par Anjali Prabhu dans son ouvrage *Hybridity*. Prabhu, Anjali. *Hybridity*. Albany: State University of New York Press, 2007, p. 105.

30. Le terme « opaque » est très souvent utilisé pour qualifier le style de Glissant qui lui-même considère cette opacité comme étant la seule capable de dire l'histoire antillaise.

31. Dans une assertion, François Mitterrand déclara : « Un peuple qui n'enseigne pas son histoire est un peuple qui perd son identité. » Pouvons-nous dire que Mathieu est en quête d'identité et que cette dernière passe par la connaissance de l'histoire de son pays ? Cette phrase fut prononcée en 1982 à l'occasion d'un conseil des ministres dans lequel avait été évoqué le problème de l'enseignement de l'histoire. Cette remarque ne suscita d'autre réaction que des approbations. Pourtant si l'on prend le cas de l'Algérie, l'indépendance a été l'œuvre d'hommes qui avaient appris l'histoire de France et répété *Nos ancêtres les Gaulois*. . . L'histoire martiniquaise n'a pas disparu avec la présence française mais, relevons que contrairement aux anciennes colonies françaises, la Martinique n'est pas devenue indépendante, son système éducatif, entre autres, reste donc français. Aussi pensons-nous que Glissant aurait été d'accord avec François Mitterrand sur la nécessité d'un enseignement de l'histoire des Caraïbes.

32. Cilas Kemedjio. *De la Négritude à la Créolité, Edouard Glissant, Maryse Condé et la malédiction de la théorie*. Hambourg: LIT, 1999, p. 209.

33. André Ntonfo. *L'homme et l'identité dans le roman des Antilles et Guyane française*. Présence francophone, n°22, printemps 1981, pp. 141-156.

34. Selon une expression d'Anne-Marie Thiesse. *La création des identités nationales*. Paris: seuil, 2001, p. 21.

35. Claude Gouffon. *Visite à Edouard Glissant, entretiens réunis par Gérard Cléry*. Paris: Editions Caractères, 2001, p.33.

36. Signalé par Prabhu, Anjali. *Op. cit.*, p. 114.

37. Glissant s'engagea en Politique jusqu'à la fin de sa vie. Il publia en 2007, avec Patrick Chamoiseau, *Quand les murs tombent, l'identité nationale hors-la-loi* Dans

cet ouvrage, les auteurs critiquent la création du Ministère de l'identité nationale instauré par le Président Nicolas Sarkozy.

38. Cf. note 2.

Bibliographie

- Butel, Paul. *Histoire des Antilles françaises*. Paris: Tempus, 2007.
- Confiant, Raphaël & Damoiseau, Robert. *A l'arpenteur inspiré, mélanges offerts à Jean Bernabé*. Matoury: Ibis rouge éditions, 2006.
- Gouffon, Claude. *Visite à Edouard Glissant, entretiens réunis par Gérard Cléry*. Paris: Éditions Caractères, 2001.
- Glissant, Edouard. *Discours antillais*. Paris: Gallimard, 1997.
- . *Poétique de la Relation*. Paris: Gallimard, 1990.
- . *La Lézarde*. Paris: Éditions du Seuil, 1958.
- Hallward, Peter. *Absolutely Postcolonial*. Manchester: Manchester University Press, 2001.
- Kemedjio, Cilas. *De la Négritude à la Créolité, Edouard Glissant, Maryse Condé et la malédiction de la théorie*. Hambourg: LIT, 1999.
- Ménil, Alain. *Les voies de la créolisation, Essai sur Edouard Glissant*. Paris: De l'incidence éditeur, 2011.
- Miller, Elinor S. «The Identity of the Narrator in Edouard Glissant's *La Lézarde*», *South Atlantic Bulletin*, Vol. 43, N°2, May, 1978, pp. 17-26.
- Murdoch, Adlai. «(Re)Figuring Colonialism: Narratological and Ideological Resistance», *Callaloo*, Vol. 15, n°1, The literature of Guadeloupe and Martinique, Winter 1992, pp. 2-11.
- Prabhu, Anjali. *Hybridity*. Albany: State University of New York Press, 2007.
- Renan, Ernest. «*Qu'est-ce qu'une nation ?*». Paris: Pocket, 1993.
- Thiesse, Anne-Marie. *La création des identités nationales*. Paris: Seuil, 2001.

